

RÛMÎ

LE LIVRE
DU DEDANS

FÎHI-MÂ-FÎHI

traduit du persan et présenté
par Eva de Vitray-Meyerovitch

BABEL

Introduction

La traduction que nous présentons ici de la principale œuvre en prose de Djalâl-ud-Dîn Rûmî, fondateur de l'Ordre des Derviches tourneurs, est la première à paraître en français. Il en existe plusieurs manuscrits. Le plus ancien se trouve à Istanbul; il comporte 216 feuillets, soit 410 pages. Fîhi-mâ-fîhi se termine p. 193; le Kitâb al-Ma'ârif du fils de Djalâl-ud-Dîn Rûmî, Sultân Walad, vient à la suite. Le colophon porte la date de 1316. Il a donc été écrit quarante-quatre ans après la mort du Maître, et paraît copié sur un manuscrit rédigé par un scribe présent aux séances durant lesquelles étaient notés les propos. C'est le manuscrit asl, c'est-à-dire d'origine.

Le deuxième manuscrit se trouve également à la Bibliothèque Fatîh, à Istanbul. Il comporte 170 pages, et est daté du 4 Ramadhan 751 (1350), soit 79 ans après la mort de Djalâl-ud-Dîn. Quelques ghazals et quatrains du Maître sont ajoutés à la suite de cette copie, qui ne comprend pas les Ma'ârif. Elle porte le titre, non de Fîhi-mâ-fîhi, mais de Asrâr-ul-Djalâlîya, « Les secrets de Djalâl-ud-Dîn ». Ce manuscrit est également très important, parce qu'il est sans doute copié sur un manuscrit fait chez le Maître de Konya. C'est le manuscrit Ha.

Un troisième manuscrit, qui ne paraît pas aussi authentique que les deux autres, à la bibliothèque Sulemanyé d'Istanbul, sans date, est de la fin du VIII^e siècle de l'Hégire (fin du XIV^e s.).

Le quatrième manuscrit, écrit au milieu du XV^e siècle, sans les Ma'ârif, se trouve à la Bibliothèque Nationale de Téhéran.

Le cinquième manuscrit, écrit en 888 de l'Hégire, appartient au Professeur Forûzânfar, à qui l'on doit l'édition de Fîhi-mâ-fîhi à Téhéran, en 1952. Une édition, assez fautive, avait paru aux Indes en 1928.

Sur la couverture du premier des manuscrits que nous avons mentionnés, apparaît le titre de Kitâb Fîhi-mâ-fîhi (Le livre de Fîhi-mâ-fîhi). Le mot « Kitâb » est donc tombé, et il n'est resté que Fîhi-mâ-fîhi. Ce titre n'a sans doute pas été donné à cet ouvrage du temps du Maître, puisque le second manuscrit s'appelle, nous l'avons vu, Asrar-ul-Djalâliya. Mais c'est sous le titre de Fîhi-mâ-fîhi qu'il est passé à la postérité. Ces trois mots sont tirés d'un quatrain d'Ibn ul-'Arabî, le grand poète mystique mort à Damas en 1240, et que Djalâl-ud-Dîn rencontra sans doute dans cette ville. Ce poème se trouve dans les Futûhât-al-Makkiya (éd. Bulak, 2^e livre, p. 777) : celui qui comprend cette signification, est-il dit, possède le joyau de la vie.

Comment le traduire ? Littéralement, Fîhi-mâ-fîhi veut dire : « Dans cela est ce qui est là », ou « Cela recèle ce que cela recèle », « Il contient ce qu'il contient », ou encore « Tout y est ¹ ». On peut s'interroger sur le sens qu'il convient de donner à cette expression. Sans doute, celle qui paraît se rapprocher le plus de la pensée de Djalâl-ud-Dîn Rûmî est-elle qu'un enseignement spirituel est à la mesure de celui qui le reçoit : ce dernier y trouve seulement ce qu'il est capable d'y découvrir. Nous avons souligné ailleurs la nécessité d'une telle réceptivité du disciple à

1. C'est ainsi que le traduit le Prof. H. Z. Ülken, in *La pensée de l'Islam*, Istanbul, 1953, p. 308.

l'égard des conseils de son maître¹. « Les paroles », est-il dit dans Fîhi-mâ-fîhi, « peuvent seulement éveiller un écho en vous. Elles ne sont que « l'ombre de la réalité... un prétexte² ». Elles se conforment à la capacité de l'auditeur³ : « Nous espérons », ajoute-t-il, « que vous entendrez ces propos par votre oreille intérieure⁴. »

En outre — et ceci ne contredit nullement ce que nous venons d'indiquer — ce titre pourrait donner à entendre qu'un secret est caché dans cet enseignement, qu'il ne faut pas se borner à l'apparence, mais en chercher l'aspect le plus intériorisé. Dans le chapitre 26, après avoir exposé quelques paraboles, Djalâl-ud-Dîn Rûmî déclare : « Gardez-vous de dire que vous avez compris !... La compréhension est de ne pas comprendre... Cette compréhension pour toi est une entrave. Il faut [lui] échapper⁵... » Pour arriver au sens profond — ma'nî — dissimulé « sous la brume des mots⁶ », la seule disponibilité, ou possibilité d'accueil, ne suffit donc pas : un effort s'impose, une démarche, premier pas qui fait déjà de celui qui interroge — ou s'interroge — un pèlerin, sâlik, sur la Voie. « Comment pourrait-on parvenir à la perle en regardant simplement la mer ? Il faut un plongeur pour trouver la perle⁷. »

L'utilité de la parole sera donc « qu'elle te fait chercher et t'incite ; non que la chose recherchée soit obtenue par la parole : s'il en était ainsi, tu n'aurais pas besoin de faire tant d'efforts... La parole est comme une chose que tu vois bouger de loin : tu cours après pour la voir, mais ce n'est pas à cause de son mouvement que tu la vois. La parole de l'homme, sous son aspect

1. Eva de Vitray-Meyerovitch : *Mystique et Poésie en Islam, Djalâl-ud-Din Rûmî*, Paris, Desclée de Brouwer, 1968, rééd. 1972, p. 56, 75 sq.

2. *Fîhi-mâ-fîhi*, trad. française (*Le Livre du Dedans*), pp. 31 et 86.

3. *Ibid.*, p. 152.

4. *Ibid.*, p. 88.

5. *Ibid.*, p. 151.

6. *Mathnawî*, VI, 84 sq.

7. *Fîhi-mâ-fîhi*, trad. fr., p. 236.

*caché, est pareille à cela : elle t'incite à chercher le sens, bien que tu ne le voies pas en réalité*¹. »

*La plupart des âmes sont endormies : le rôle du maître consistera essentiellement en un éveil*². Toute l'œuvre de Djalâl-ud-Dîn Rûmî tendra à cette fin : « J'ai », dit-il, « étudié les sciences et j'ai fait des efforts, afin que les savants et les chercheurs et les gens intelligents et ceux qui pensent profondément viennent et que je leur expose des choses précieuses, étranges et subtiles : Dieu le Très Haut l'a voulu ainsi³ ». Le très grand poète mystique qu'est le fondateur de la Tarîqa mawlawîya s'est toujours défendu de faire de l'art pour l'art⁴ : il s'est voulu, avant tout, maître spirituel, et c'est sous cet aspect que nous le voyons apparaître dans *Fîhi-mâ-fîhi*⁵.

Djalâl-ud-Dîn Rûmî naquit à Balkh, dans le Khorassan, le 6 de Rabî' I 604 (30 septembre 1207⁶). Son père, Bahâ ud-Dîn Walad, s'était acquis une grande célébrité comme théologien et prédicateur. On l'avait surnommé « sultân ul-'ulamâ », sultan des savants. C'était un maître soufi à la vaste audience, et il exerça sur Djalâl-ud-Dîn, dont il avait reconnu la précoce sainteté et qu'il appelait pour cette raison « Mawlânâ », notre maître, une influence profonde. La famille dut s'enfuir devant l'invasion mongole et finit, après de multiples péripéties, par

1. *Fîhi-mâ-fîhi*, trad. fr., p. 246.

2. Cf. Aflâkî, *Manâqib-ul-'Arifin*, trad. C. Huart, t. I, p. 258 : « Si nous nous laissions aller au sommeil, qui remédierait à tous ces infortunés endormis ? Je les ai tous pris à ma charge, afin de les demander à Dieu et de les faire parvenir à la perfection, de les délivrer des suites des châtements et de leur faire atteindre les degrés ascendants du Paradis, s'il plaît au Dieu Unique. »

3. *Fîhi-mâ-fîhi*, trad. fr., p. 107.

4. *Ibid.*

5. Le Professeur R. A. Nicholson, dans un article du J.R.A.S. (Cent. Sup., 1924, p. 1-8) désigne cet ouvrage comme les « Table talks » de Rûmî, par allusion aux « Propos de table » de Luther. Le Prof. Arberry, dans la traduction anglaise citée (Introd. p. 16), signale que certains commentateurs, qu'il n'indique pas nommément, considèrent que *Fîhi-mâ-fîhi* signifierait « on peut trouver dans ce livre-ci ce qui est contenu dans ce livre-là », à savoir le *Mathnawî*, autre œuvre de Rûmî dont nous parlerons plus loin. S'il est bien exact qu'il existe des renvois d'un ouvrage à l'autre, et qu'il est indispensable de les confronter, ceci ne suffit pas, selon nous, à justifier le choix du titre de ce recueil.

6. Cette date a été discutée, mais semble la plus sûre.

s'installer en Anatolie, à Konya. Alâ'ud-Dîn Kayqobâd, souverain seldjoukide, ami des sciences et des arts, y avait invité Bahâ'ud-Dîn Walad, qui prit la direction d'une medersa où il dispensa son enseignement jusqu'à sa mort, survenue en 628 Hég. Djalâl-ud-Dîn devint alors le disciple d'un ancien élève de son père, Burhân-ud-Dîn Muhaqqiq Tirmidhî¹ et, sur les conseils de ce dernier, se rendit à Alep, où il étudia à l'école de Halâwiya, qui comptait d'éminents savants hanafites. A Damas, il fit sans doute la connaissance de Muhyî-ud-Dîn Ibn-ul-'Arabî, puis il revint à Konya où il succéda à son père comme professeur de Fiqh et de Sharî'a. En 1244, l'existence du jeune théologien fut bouleversée par sa rencontre avec Shams de Tabrîz : ce fut là l'événement capital de sa vie, dont il disait lui-même : « Elle tient en ces trois mots : j'étais cru, j'ai été cuit, je suis brûlé. » Sultân-Walad, son fils aîné, son confident et son successeur, écrit à ce propos : « Dieu consentit que Shams se manifestât particulièrement à lui, et que ce fût pour lui seul... Personne n'aurait été digne d'une telle vision. Après une si longue attente, Mawlânâ vit le visage de Shams ; les secrets devinrent pour lui manifestes comme le jour. Il vit celui qu'on ne peut pas voir ; il entendit ce que personne n'entendit jamais de personne... Il devint amoureux de lui et fut anéanti². »

Durant trois années, Djalâl-ud-Dîn fut le disciple passionné de Shams. Puis ce dernier disparut mystérieusement, sans doute assassiné par les disciples, jaloux de l'ascendant qu'il exerçait sur leur maître³. Celui-ci demeura longtemps inconsolable, et dédia à la mémoire de l'ami disparu un Divân d'une beauté lyrique sans égale⁴. Puis il institua le Samâ', oratorio spirituel

1. Il est question de lui, notamment, aux chap. 4, 26, 56, de *Fîhi-mâ-fîhi*.

2. *Walad-Nâma*, texte persan, éd. de Djalâl Homâi, Téhéran, 1355 Hég., p. 42. — Nous préparons actuellement une traduction française de cet ouvrage essentiel pour la connaissance de la vie et de l'œuvre de Rûmî.

3. L'hagiographe des Derviches tourneurs, Aflâkî, raconte dans ses *Manâqib-ul-'Arifîn*, t. I, p. 69 de la trad. fr. citée, que Shams avait supplié Dieu de lui faire connaître un de ses saints et qu'il avait offert, en échange, le sacrifice de sa vie. Rûmî y fait allusion au chap. 6 de *Fîhi-mâ-fîhi*.

4. Trad. française par E. de Vitray-Meyerovitch avec la collaboration de M. Mokri, Klincksieck éditeur, 1973.

qu'accompagne la célèbre danse tournoyante caractéristique de sa confrérie. Ce « concert », véritable office liturgique, comporte tout un symbolisme que nous avons étudié ailleurs en détail¹. Se fondant sur la « correspondance » du microcosme et du macrocosme, il représente, d'une part, la ronde céleste des planètes autour du soleil et, d'autre part, la quête du Soi suprême par les âmes séparées. Le chant de la flûte, le ney, qui prélude aux séances de samâ', exprime la nostalgie de cet exil de l'être loin de la patrie spirituelle qui est son origine et sa fin².

Après la mort de Shams, Rûmî choisit successivement, pour confident et pour directeur spirituel de ses disciples, Salâh-ud-Dîn Farîdûn Zarkûb, puis Husâm-ud-Dîn Tchelebi. C'est sur les instances de ce dernier qu'il composa son célèbre Mathnawî, poème de 25 000 vers environ, divisé en six livres, qui, depuis des siècles, est lu et médité dans tout le monde islamique.

Nous avons déjà indiqué la fréquence des recoupements entre Fîhi-mâ-fîhi et le Mathnawî : non seulement les mêmes versets coraniques, les mêmes hadîth, les mêmes vers sont cités dans les deux ouvrages, mais l'on y retrouve les mêmes anecdotes et les mêmes thèmes : la démarche de la pensée n'est-elle pas identique ? Notons, en passant, le récit de la conversion de 'Abbâs, oncle du Prophète (chap. I de Fîhi-mâ-fîhi, Livre III du Mathnawî, 4473 sq.), la comparaison de l'homme à l'astrolabe de Dieu (chap. II, Mathnawî VI, 3140 sq.), l'histoire de Laylâ et Majnûn (Chap. IV, VII, XVI, Mathnawî IV, 1533 sq., V, 3286 sq.), la légende selon laquelle 'Omar aurait bu sans dommage une coupe remplie de poison (chap. XXVI, Mathnawî V, 4238 sq.), celle du pilier qui gémissait (chap. XXXIV, Mathnawî I, 2113), l'anecdote du roi qui lisait une lettre sans y répondre (chap. XL, Mathnawî, III, 1490 sq.) celle de l'homme qui volait des fruits dans un verger (chap. XL, Mathnawî V, 3077 sq.), l'histoire de Joseph à qui l'on offre un miroir (chap. L, Mathnawî, I, 3158 sq.), etc.

1. *Mystique et Poésie en Islam*, Desclée de Brouwer éditeur, réédition 1972

2. *Mathnawî I*, 1 sq. Une traduction française du *Mathnawî* par E. de Vitray Meyerovitch doit paraître aux Éditions Sindbad.